

Jean-Claude Caër

Premières rencontres

(Extraits de journaux, années 1993, 1994, 1998)

Ma première rencontre avec François Dilasser eut lieu devant la librairie Le Grand jeu, à Brest, en février 1993.

Inquiets et timides, nous allons et venons dans l'attente de la lecture-signature de Christian Bobin. Je suis frappé par la présence hiératique de François Dilasser et me vient à l'esprit sa peinture souvent minérale. Je pense à l'école de Ferrare, à ce jeune dieu qui orne la couverture d'un livre d'André Chastel (il s'agit du dieu Mars peint par Francesco del Cossa) ; j'y pense en raison d'une certaine tonalité de couleurs, un peu éteinte, et d'une certaine raideur. Je me décide enfin à l'aborder.

Lesneven, 2 mars 1993.

Temps gris et maussade. Aujourd'hui, j'ai rendu visite à François Dilasser dans son atelier, rue des Douves, à Lesneven, un espace *zen*, où sont accrochés des esquisses, des dessins. Il travaille à l'acrylique. Beaucoup de noirs, de gris, de bleus, de verts. Toutes ces *Têtes silencieuses* qui tombent (tête d'un roi, d'une reine près d'une falaise) s'animent, se transforment peu à peu en un immense patchwork. Les yeux du peintre semblent absorber la lumière. Son attitude exprime une certaine retenue face à la minéralité du ciel gris qu'on entrevoit par l'ouverture de deux grands velux. Nous nous asseyons, lui dans un *Voltaire* au beau tissu en damier, et devisons à bâtons rompus de la très grande humanité de Rembrandt van Rijn, ce peintre du nord, par rapport à Poussin, peintre de l'Italie ; de notre amour de la basilique du Folgoët, des chapelles de Lochrist et de Saint-Guévroc, des rochers de Keremma qui apparaissent au-dessus des sables comme des pyramides.

Lundi 19 juillet 1993.

En tee-shirt noir, François Dilasser range ses toiles, qui « reviennent » d'une exposition, la plupart encore dans leur emballage plastique.

Je remarque de nouveaux dessins où corps dénudés, paysages et rochers se mêlent. « *Mes baigneuses* », me dit-il en souriant, en référence bien sûr à Cézanne. Il me raccompagne jusqu'à la grille du jardin, l'œil inquiet, un peu frileux, mais bouillant du désir de se concentrer à nouveau sur son œuvre. Je ne l'ai jamais vu travailler. Discrétion, pudeur – comme si la peinture grandissait en secret.



Août 1993.

François Dilasser me parle de sa fascination pour un tombeau de proportions admirables dans une chapelle carolingienne, qui abrite la sépulture d'un roi, à Saint-Philbert-de-Grand-Lieu.

Il prépare actuellement des vitraux pour une chapelle, mais le comité a, semble-t-il, refusé ses dessins préparatoires parlant de « barbelés » à leur sujet alors qu'il s'agissait de la couronne d'épines du Christ. Cela ne l'affecte pas vraiment.

Il me raconte que lorsqu'il était enfant il a vu Maurice Denis, vêtu d'une vareuse rouge, peindre la foule des pèlerins venus au pardon du Folgoët. On pouvait apercevoir au fond du parc, en plein air, l'évêque officiant sous sa mitre.

Il a le souvenir, quand il était adolescent, de s'être réfugié au château de Kerjean après avoir reçu un éclat d'obus dans un bras.

Mars 1994, projet de gravure pour mon livre La Triste sévérité.

Revu François Dilasser à l'atelier Tazé. J'ai choisi parmi les esquisses qu'il m'a présentées des paysages de rochers de Kerlouan, un peu chinois, un peu vides. Il a aussi dessiné des arbres-totems qui me plaisent beaucoup, mais qui ne sont pas encore finis.

3 novembre 1994.

Chez François Dilasser. Juste à l'instant où j'arrive, il sort à la recherche de Philomène, la vieille nourrice de ses enfants, qui est introuvable. Philomène a appris à lire à l'âge de 78 ans. Elle est née à Kerlouan, en pays *Pagan* ; on dirait une des *Régentes* qu'il vient de peindre. Nous partons à sa recherche jusqu'au cimetière couvert de fleurs. On est au temps de la Toussaint, moment sacré ici en ce pays du Léon.

Philomène est enfin retrouvée ! Nous retournons à l'atelier. François Dilasser m'offre « son » dernier livre sur lequel il a dessiné cinq oiseaux marins.

Février 1998, exposition *Dilasser* à la galerie Montenay-Giroux.

Titres donnés à quelques peintures que le peintre n'a pas nommées, comme à son habitude.

Main absinthe, main multicolore sur fond blanc, main jaune, main Van Gogh, main sur fond noir.

Mains magnifiques.

Je me souviens : Géricault dessina sa main paralysée, après un accident de cheval, avec sa main valide.

Jean-Claude Caër est né en 1952 à Plounevez Lochrist, dans le Nord-Finistère. Il fut longtemps correcteur au *Journal officiel*. Quoiqu'ennraciné dans sa Bretagne natale, il est un poète du voyage et de la flânerie, toujours près des hommes et de leur vie. Derniers livres *Sépulture du souffle* (Obsidiane, 2005, Prix du Petit Gaillon), *En route pour Haida Gwaii* (Obsidiane, 2011).